



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 26. FÉVRIER 1963.

SERVANT-SERVANT

(Suite)

Si les auxiliaires « chiens » ont donné toute satisfaction au Maître d'Équipage, on ne peut en dire autant des auxiliaires « hommes ». Sauf par Amour qui a certainement été un excellent piqueur, joignant à ses qualités cynégétiques une grande distinction, type achevé du piqueur de « bonne maison », M. Servant a été médiocrement servi. Très dur pour lui-même, il devait l'être pour tout son personnel; cependant, chef sévère, il était juste et attaché à ses vieux serviteurs; s'il leur fait des reproches qu'il juge ensuite injustifiés, il reconnaît son erreur.

De 1852 à 1875, pas de livre d'équipage pour nous renseigner sur le personnel, sauf le premier piqueur Amour et le valet de limiers Longjarret.

De 1876 à 1893, six piqueurs différents ont dirigé l'équipage. Pierre Joachim Rimbert dit « Amour », né en 1820, eut cinquante-trois ans de service. Entré chez M. Jules Delchet en 1833 à l'âge de treize ans, il s'initie au courre du lièvre, suit le sort de la meute, reprise à la mort de son maître par M. Servant, beau-frère de M. Delchet. Il quitte l'Équipage en 1881 après quarante-huit ans de service, ralenti par un grave accident de voiture à Fontainebleau en 1877. Mais en 1888, il rentre à l'Équipage comme garde valet de limiers et y reste jusqu'en 1893 où il prend sa retraite à soixante-treize ans.

L'Équipage eut ensuite comme premier piqueur : Grieux (1881 à 1882), Allard (1882 à 1884), de nouveau Grieux de 1884 à 1886, Naudin de 1886, à 1889, Janvier dit « Debucher » en 1889 et 1890, puis de nouveau de

1891 à 1893. Entre temps, Basseville fut premier piqueur de 1890 à 1891. M. Servant le jugeait sévèrement : « fourbe, intraitable, fou à la chasse dont il est passionné... Je lui tiens tête, forcé quelquefois de sauter à la bride de son cheval pour l'obliger à rester derrière moi ». Basseville avait un œil extraordinaire. Il reconnaissait au galop le pied d'un cerf sautant un pavé.

Le personnel d'écurie portait la trompe et suivait avec les chevaux de relais.

Une mention spéciale doit être réservée à Paul Vigrare (1866-1950) : entré en 1889 à l'écurie de M. Servant, il entre ensuite chez M. Delanos puis chez M. Ol. Hériot. Recueilli à soixante-douze ans par M. Fouard qui le considérait comme un remarquable piqueur de cerf, parfait sous tous rapports (valet de limiers, sonneur, etc...) il est mort le 23 décembre 1950 en forêt de Bord où M. Fouard a fait ériger une stèle en souvenir de ce fidèle serviteur.

Comme beaucoup de Maîtres d'Équipage, M. Servant était, à la chasse, vif de caractère. Un jour, pendant un laisser-courre, un des hommes ayant commis une grosse faute, M. Servant s'emporte et le congédie séance tenante. L'homme s'éloigne; la chasse continue et on entend soudain dans le lointain le « bat l'eau ». Tout le monde se précipite un peu intrigué : l'homme avait retiré ses bottes et lavait ses pieds dans une grande flaque en sonnait le bat l'eau à pleins poumons. Éclat de rire général : l'homme reprit son service.

Le rêve, pour un Maître d'Équipage, serait de chasser seul ou tout au plus avec quelques compagnons fanatiques et silencieux. La chasse à courre est un concert et pour en jouir il faut se taire et écouter.

Cependant, M. Servant n'a pas chassé seul, loin de là. Malgré l'adage « Gardez-vous des chiens muets et des invités bavards », il aimait avoir autour de lui une assistance nombreuse, non sans doute pour sa satisfaction personnelle, mais pour faire plaisir aux autres et voir participer le plus de monde possible à la jouissance de la chasse, jouissance qui a certainement été la plus grande de son existence et c'est sans irritation, semble-t-il,

qu'il écrit à propos de la chasse du 1^{er} mars 1887 à Villers-Cotterets : « Les nombreux invités ont fait inno-
cemment tout ce qu'ils ont pu pour m'empêcher de
réussir : galopant à tort et à travers, parlant aux chiens,
criant au sanglier, coupant les voies, faisant faire des
retours à l'animal de chasse; enfin, ils ont employé tous
les moyens possibles pour empêcher le chef d'équipage
de prendre son animal... »

Parmi les notabilités qui ont assisté aux chasses
de l'Équipage, citons : le Duc d'Aumale, le Prince de
Joinville, le Duc de Chartres, le Comte et la Comtesse
d'Eu, les Grands-Ducs Nicolas et Constantin de Russie,
le Duc de Madrid, le Comte Philippe de Bourbon, la
Duchesse d'Uzès, etc...

M. Servant a eu avec les Princes d'Orléans d'excellents
rapports : s'il a peu connu le Duc d'Aumale dont l'exil
lui avait permis de chasser en Chantilly, il rencontrait
fréquemment le Prince de Joinville qui suivait volontiers
le vautrait.

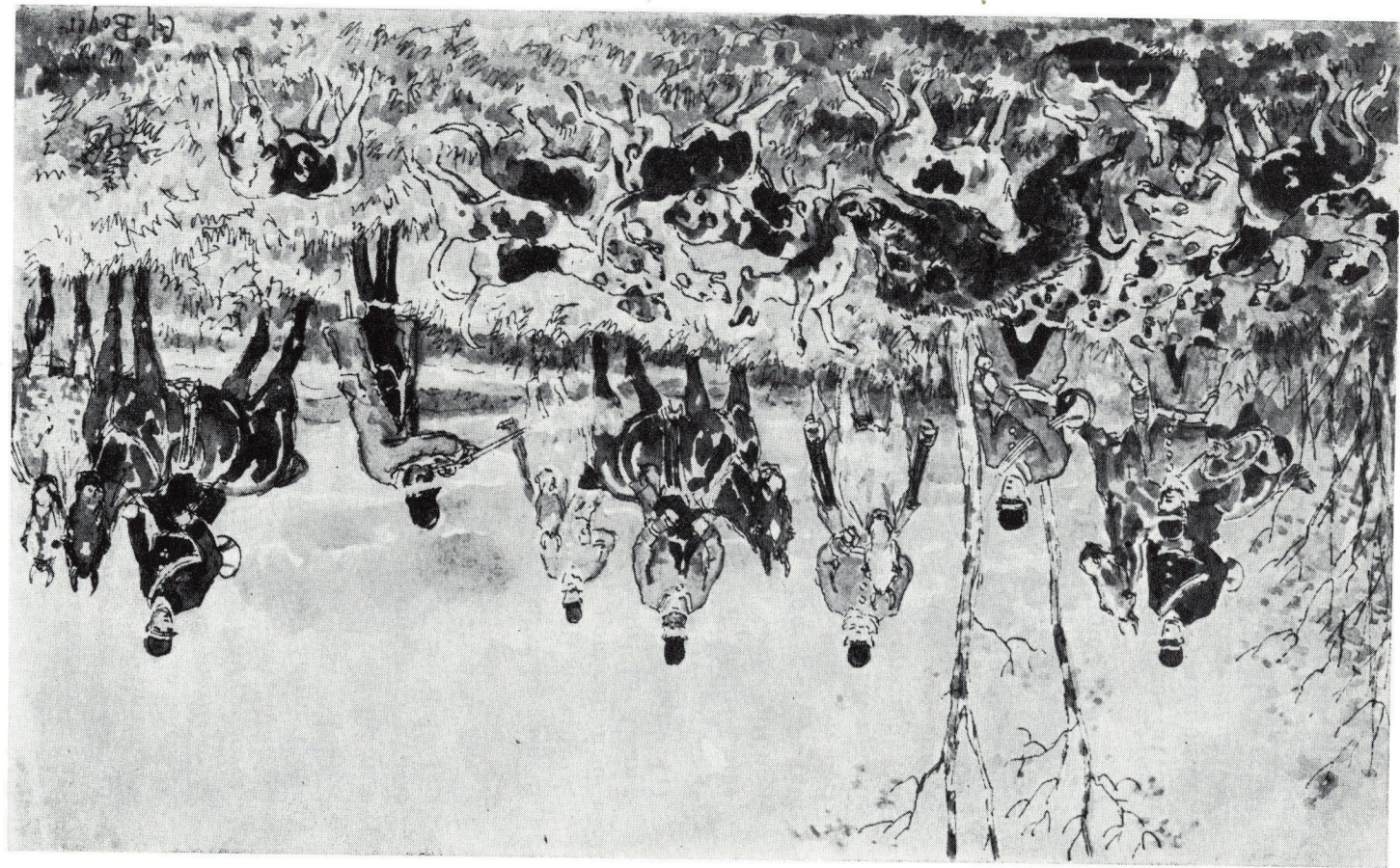
Le Duc d'Aumale monta un équipage de cerf à Chan-
tilly en 1872, il met bas en 1886 pour reprendre le chemin
de l'exil jusqu'en 1889 : entre-temps, il avait loué à
M. Servant la chasse à courre du cerf et du sanglier de
1887 à 1894. A son retour d'exil, il s'est contenté de
courre le chevreuil. M. Servant ayant mis bas en novembre
1893 fut remplacé dès 1894 par le Duc de Chartres. Le
9 novembre 1880, le vautrait avait forcé à la nuit noire,
son sanglier dans les marais de Coye : tout le monde avait
perdu la chasse, le valet de chiens du Duc d'Aumale
avait trouvé le lendemain les chiens couchés auprès des
dents et des traces du solitaire, seules parties sur lesquelles
ils n'avaient pu faire curée : « Fameux chiens s'était écrié
le Duc d'Aumale en apprenant la chose, pour avoir fait
la noce pendant vingt-quatre heures sur ce sanglier! »

Quant au Prince de Joinville, il chassait le sanglier à
Arc-en-Barrois, Chantilly, Villers-Cotterets, Rambouillet,
Eu, etc... M. Servant l'invite à plusieurs reprises à décou-
pler en Carnelle et l'Isle-Adam. Le Prince suit volontiers
l'Équipage de cerf et le vautrait et amuse volontiers
M. Servant par ses anecdotes. En mars 1892, il racontait :

« Nous nous aimons bien mon frère Aumale et moi, mais hier nous avons eu une petite pique; mon frère me dit : « Qu'est-ce que tu viens faire dans nos pays avec ton vautrait? Il n'y a pas de place pour toi; va-t'en donc chez toi. M. Servant chasse le mercredi et le samedi, M. de Chezelles le lundi et le jeudi, moi le mardi et le vendredi, les chasseurs à tir le dimanche... Pauvre forêt! Et tu veux encore augmenter ses souffrances! Va-t'en donc chasser en « Barque en Vallois » (*sic*). Je me fâche et lui dis : « Si tu m'embêtes comme ça, je vais aller trouver le Procureur de la République, je vais lui dire que j'ai un frère qui ne sait pas chasser, qui ne peut pas prendre un chevreuil et à peine attaqué, qu'il le fait tirer par ses gardes; tu chasses à courre, tu n'as pas le droit de chasser à tir. »

M. Servant, chassant le cerf à Chantilly le samedi, avait offert au Prince de Joinville qui avait accepté, de découpler son vautrait le même jour; concession qui amena quelquefois un peu de confusion! Le Grand-Duc Nicolas de Russie, frère du Tsar Alexandre III, assistait à la chasse du 19 mars 1887 en Villers-Cotterets. Après un grand déjeuner au « Dauphin » à Villers-Cotterets, à la fin duquel M^{me} Renard lève un verre en l'honneur du grand Duc et de M. Servant, dont c'est la fête (Saint Alexandre) le vautrait se rend au saut du cerf. Une neige épaisse couvrait la forêt; l'attaque fut magnifique et le ragot tint les abois sous un chariot dans Bonneuil, après quatre heures et demie de chasse. Le Grand-Duc saute à bas de cheval et sert l'animal avec le couteau que lui avait passé le Maître d'Équipage, puis repassant méthodiquement les deux faces du couteau sur sa culotte blanche, le tend au Maître d'Équipage : « M. Servant, je vous remets votre dague, honneur à l'Équipage. »

Au printemps 1883, M^{me} la Duchesse d'Uzès invitait M. Servant à attaquer les sangliers de Rambouillet. Du 18 avril au 12 mai, plusieurs belles chasses eurent lieu. La Duchesse admira beaucoup la meute de M. Servant et dans une charmante lettre le remercia du plaisir qu'il lui a donné dans son déplacement. Dans les années



qui suivirent, la châtelaine de Bonnelles assista à plusieurs laisser-courre en Villers-Cotterets et Chantilly. Nombreux furent les veneurs (boutons et invités) qui suivirent les chasses de M. Servant. Citons P. Tavernier, peintre de talent, qui savait dans ses toiles ou aquarelles, rendre avec une vérité surprenante l'atmosphère des futaies et des sous-bois. H. de la Porte, l'as de la trompe, Michel Ephrussi qui monta plus tard un bel équipage de cerf à Fontainebleau, Pierre et Paul Lebaudy qui firent avec les équipages Servant leurs premières armes en vénerie et préludèrent ainsi aux succès nombreux de magnifiques équipages qu'ils découplèrent entre autres à Fontainebleau et à Dreux.

Citons enfin M^{me} Renard, née Godillot, charmante amazone et habile écuyère. A l'âge de seize ans, par une froide journée d'hiver, elle assistait à la prise d'un sanglier par le vautrait du Prince de Joinville. Le ragot s'engage sur l'Étang gelé de la Reine Blanche, suivi de la meute. La glace cède entraînant dans l'eau sanglier et chiens. Pour sauver des chiens que l'on entendait hurler, on lance de gros fagots au milieu des glaçons. Le Prince de Joinville, affligé d'une surdité presque complète, demande à M^{lle} Godillot restée près de lui sur la rive : « Mon petit, les entendez-vous encore? Vont-ils les sauver? — Oui, Monseigneur, je les entends encore. » Sans relâche, la voix anxieuse du Prince l'interroge : « Mon petit, les entendez-vous encore? — Oui, j'entends encore un hurlement. » A la fin, elle dut répondre : « Monseigneur, je n'entends plus rien! » La main du prince quitta son épaule et l'on vit le vieil homme porter un mouchoir à ses yeux. C'est la dernière image, ajoute Castelot (dans « un grand siècle dans l'Histoire de France ») qu'on voudrait garder du Prince de Joinville : ce vieillard un peu voûté, enfermé dans sa surdité, cet amiral de France pleurant dans le froid la mort de ses chiens.

La région de l'Isle-Adam a toujours été le terrain préféré de M. Servant, mais l'importance de l'équipage l'obligea à découpler dans d'autres forêts, Fontainebleau, Villers-Cotterets, Chantilly ou en déplacement à Rambouillet et à Rosny.



Ch. Boyer 1893.

L'Équipage porte d'abord le nom de Société de l'Isle-Adam, mais bientôt il devient l'Équipage Servant avec la devise « Servant Servant ».

Jusqu'en 1870, l'équipage chasse principalement le chevreuil et le cerf à l'occasion; en 1872, il attaque quelques sangliers, puis à partir de 1873 ne fut plus qu'un vautrait. A partir de 1877, M. Servant chassa successivement en Villers-Cotterets, Chantilly et Fontainebleau. En 1880, le Vicomte Aguado ayant mis bas, lui cède entièrement Fontainebleau.

Relevons quelques incidents, parmi les récits de chasse. A Fontainebleau, le 17 mars 1877, le cheval de M. Ephrussi, effrayé par une compagnie de sangliers traversant la route, fait un écart brusque et jette son cavalier contre un gros chêne. M. Servant relève son ami sans connaissance. Ramené à Paris, ce n'est que vers 8 heures que M. Ephrussi revint à lui. La chute paraissait des plus graves, mais quelques jours après, M. Ephrussi reparaissait à la chasse. Le 10 novembre 1877, pendant les abois d'un sanglier, un cerf à sa quatrième tête, affolé, se tue contre un arbre en pleine futaie. Le 2 décembre 1877, chasse de destruction. Plusieurs sangliers sont abattus dans le bois de Lhérence. Un bon ragot échappe aux tireurs et suivi par un seul chien, Belisaire (envoyé par M. de Montsaunlin à M. Servant comme étant trop vite) débuche à travers pays suivi par M. Servant et Joseph. Plusieurs fois, il culbute le chien et se retourne contre les chevaux qui le chargeaient, les blessant à diverses reprises, traverse un lavoir, charge un piéton réfugié sur le talus de la route, passe dans un troupeau de moutons et rentre dans Magny qu'il traverse de bout en bout, arrive au petit village d'Arthieul, entre dans une maison par la porte, en ressort par une fenêtre, toujours au nez du chien et saute enfin dans un lavoir où il est noyé, après quatre heures de poursuite épique. En janvier 1879, la forêt de Fontainebleau fut très abîmée par le froid, la neige et la glace cassant beaucoup d'arbres.

En avril 1881, au cours d'un débucher vers la vallée de la Seine, le cheval de M. Servant s'abat, roule entraînant

Cl. Boyer
1893



son cavalier qui, finalement se trouve sous sa monture, entre les quatre fers du cheval qui se débattait. M. Servant sonne des appels forcés que personne ne comprend, la chasse marchant bon train. Enfin arrive M. Lebey qui saute à terre et s'assoit sur la tête du cheval pour paralyser ses mouvements. M. Lefèbvre accourt, s'appuie sur la croupe, puis le Comte de Guiry empoigne les pieds de derrière et, enfin Allard qui s'écrie : « Attention, je vais crier 1, 2, 3. Alors tous les quatre nous lèverons le cheval, le ferons passer sur M. Servant et le culbuterons dans la pente. Ainsi dit, ainsi fut fait. Aussitôt après, M. Servant était dégagé mais les jambes engourdis, il lui fallut quelques minutes pour reprendre ses esprits, remonter à cheval et arriver à l'hallali, comme si rien ne s'était passé. Le 22 janvier, en Villers-Cotteret, un solitaire de 220 tient le ferme au découpler, puis file tout droit et au bout d'une heure et demie, le ferme roulant commence. Le sanglier culbute, M. Barrachin avec son cheval, charge Débuché, met en pièces le pantalon d'un piéton. Les assistants grimpent dans les arbres et il fallut la carabine pour en finir.

La chasse à courre du sanglier en Villers-Cotteret n'ayant pas été relouée par l'Administration des Eaux et Forêts en 1887, M. Servant découple sur cerf et sanglier en Chantilly.

Pendant la période 1887-1893, les sangliers diminuèrent rapidement et le vautrait fit bientôt place à l'Équipage de cerf qui chassa régulièrement. Les animaux étaient très nombreux mais les chiens gardaient admirablement le change. Pendant cette période, M. Servant se plaint des hommes de l'Équipage qui se jalourent et se montrent indisciplinés.

Le 21 janvier 1890, la meute de cerf étant malade, M. Servant décide d'attaquer un ragot : Au cours du débucher de Chantilly à Carnelle, le sanglier donne dans une charrue attelée de deux chevaux; tout culbute cul par-dessus tête, les chevaux se détellent; le conducteur saute sur un des chevaux et arrive à l'hallali avec les veneurs!

Le 11 février 1891 le cerf est pris au Pont de Boran et



Ch. B. Brown

le lendemain, M. Servant reçoit du Chef de Boran la lettre suivante : « M. le Chef de Gare de Boran a l'honneur de vous faire part de l'impression très agréable qu'il a éprouvée en recevant hier soir, au moment où il s'y attendait le moins, le magnifique morceau de filet de cerf que vous avez pris au pont de Boran. Peu habitué à une gracieuseté aussi distinguée, il croirait manquer à cette éducation de gens bien élevés s'il ne venait remercier tout particulièrement M. Servant de son aimable envoi. Daignez agréer avec le plus profond respect, Monsieur, l'expression de ses sentiments les plus dévoués... »

Pour la saison 1892-1893, l'Équipage de cerf comprend soixante-dix chiens, le vaudrait une cinquantaine dont la plupart seront d'ailleurs vendus en fin de saison, le manque de bêtes noires imposant la mise bas.

Le 28 décembre 1892, par — 10° de froid, le cerf se fait prendre au clair de lune dans l'Étang de la Reine Blanche; on a beaucoup de peine à le servir, M. Servant empêchant les hommes de monter sur la glace. À l'aide d'une échelle, Vigrare arrive à l'animal, lui passe vivement un couple dans un pied et le tire à lui; le cerf fait un bond furieux mais le Maître d'Équipage, non sans peine, arrive à le daguer...

Hélas! À la fin de la saison 1892-1893, d'une part des difficultés ayant surgi pour la relocation de certaines forêts et d'autre part des ennuis de santé, obligèrent M. Servant à abandonner la vénerie. Et nous trouvons pourtant dans le livre de chasse 1892-1893 la note suivante du Maître d'Équipage :

« Je suis arrivé au bout de mon travail. J'ai maintenant une meute de cerf aussi bonne et plus fine que mon vaudrait dans le temps de Villers-Cotterets. J'ai quarante chiens de change ne chassant qu'ensemble, s'écouant, criants, très vites. Je les mets sur une bonne voie de cerf et on ne leur parle plus de toute la journée. Au bout d'une heure trois-quarts à deux heures et demie, ils coiffent leur cerf et chacun n'a qu'à s'occuper de ne pas perdre la chasse tant elle est vite.

Quant au vaudrait, il reste extraordinaire. Peu de

sangliers à lui donner et malgré ses rares attaques, les chiens coulent comme des enragés sur la voie.

La dernière heure, ils le poussent vers sa fin, font avec lui quelques mares boueuses, le culbutent et le forcent à se rendre. Il vend sa peau quelquefois un peu cher, mais le vautrait sait très bien que le Maître d'Équipage ne l'aide jamais de la carabine et les chiens font finalement hallali par terre. »

FIN